

Victoria Elisabeth, animatrice bénévole et membre de la Commission Jeunesse LDH

Bruxelles bruxellait

Cette nouvelle a été rédigée sur la base du thème « Justice sociale » pour *La Chronique de la Ligue des droits humains*.

« La ville est devenue laide et inutile », se disait Agathe en buvant sa tisane devant les toits de la ville. Elle entendit de loin le journal télévisé débâter les chiffres invisibles qui justifiaient les mesures de ce nouveau bain. Un bruit de fond qui ne l'intéressait guère.

Elle se demanda pourquoi elle se coltinait ce loyer exorbitant, avec ces murs qui croyaient agréable de partager l'enthousiasme du musicien d'à côté. Pourquoi elle se donnait tant de mal pour faire tenir le schéma absurde de la réussite, alors qu'elle détestait son travail, nourrissait une vie sociale sans saveurs et n'avait plus jamais le temps de peindre. Quand les relations humaines entre écrans interposés étaient devenues obligatoires, Agathe s'était rendu compte que sa vie n'avait pas le moindre sens.

Depuis le confinement, elle s'était consciemment noyée dans les séries pour laver son cerveau de toute idée de réflexion et ne pas voir à quel point elle s'ennuyait. Une part d'elle s'était même complètement éteinte, ne réagissant plus aux actualités, et préférait se laisser choir toute la journée dans son lit.



À peine Lucie avait-elle allumé le flot d'images écrasantes du journal télévisé, que les minces mètres carrés de son studio mansardé se resserrèrent autour de sa poitrine. « *De l'air !* » Elle bondit vers l'unique fenêtre et en arracha pratiquement la poignée, avant de fermer les yeux en s'appuyant sur le rebord. À la première lampée, ses poumons s'imbibèrent d'extase, l'air oxygéné toutes les cellules vivantes de son corps assoiffé, avant de s'abreuver à nouveau. Chaque rafale infiltra son thorax et semblait rincer peu à peu l'angoisse qui s'y était logée. « *Respire* ».

Quand sa pulsation cardiaque redescendit à un rythme normal, Lucie attrapa une chaise et grimpa sur la corniche, dehors. Elle s'en servit comme d'une passerelle pour s'installer sur sa lucarne dont le toit avait une légère pente, inverse à celle de la toiture. Allongée ainsi contre l'ardoise froide, Lucie regardait Bruxelles s'assoupir dans un silence glacial. Les gens avaient-ils bien entendu ? Elle fixa cette étendue de tuiles à l'image de son pays, un désordre architectural assemblé de béton et de vieilles pierres fades qui lui fit soudain penser à un cimetière. Comment peut-il en être autrement quand on musèle une ville ?

« *Personne ne réagit.* »

Lucie avait tant espéré un cri, une émeute collective, une révolte qui s'organiserait dans les caves et exploserait dans les rues. Une colère qui gronde dans le cœur des habitants... mais il n'en fut rien. Une tombe se creusait dans les idées individuelles, la peur invisible rejetait tout débat critique et les fourmis obéirent une à une docilement, au nom de la solidarité. « *Mais de quelle solidarité êtes-vous réellement complices ?* »

Voilà huit mois que Lucie avait l'interdiction d'exercer et que toutes ses perspectives de contrat éclataient comme des débris de verre. Aucune rentrée d'argent, aucune aide d'État. Rien. Le message était subtil et pourtant très clair. Il n'était venu à l'idée de personne d'applaudir à vingt heures les oublié-e-s de la crise. On n'applaudit jamais les effondré-e-s, les séniles, les perdant-e-s, les incapables, les inutiles, les hyper-sensibles, les curieux-ses, les rêveur-euse-s, les idéalistes, les romantiques, les utopistes, les excentriques et tous les autres. Lucie en faisait partie et elle refusait de s'en excuser.

Un an plus tôt

Alors que Agathe remontait le boulevard Anspach en regardant les grandes façades s'illuminer, une voix chantée résonna. Elle reconnut une reprise de Madonna, mais l'interprétation était plus douce, le timbre légèrement brisé. Le haut-parleur donnait des allures de spectacle, si bien que Agathe pressa le pas pour découvrir le visage de cette virtuose. Elle rejoint rapidement l'attroupement de spectateurs et découvrit avec surprise un petit bout de femme, le teint clair, des cheveux d'un brun presque noir, et un corps vif et maigre. Une joie immense se lisait dans ses yeux, son souffle était traversé d'une émotion pure et chaque note sonnait comme un cri lumineux et puissant. Au fil des reprises, Agathe voyait cette femme s'unir avec sa solitude et la magnifier aux yeux du monde. Elle semblait vivre pour chanter et y puisait une fougue que tous enviaient.

Agathe se sentit légère, dans un bien-être céleste et sublime. Elle voulut danser mais ses pieds ne bougèrent pas, alors elle ferma les yeux et respira la musique qui se déversait dans son sang. Elle se sentait moins seule, comme portée par la force de cette femme. Cette trêve délicieuse s'évola brusquement lorsque les notes se turent, et dans une rapidité violente, les passants se dispersèrent et la chanteuse disparut. Agathe resta un moment seule au milieu du boulevard. Ce n'est que lorsque le froid traversa son manteau qu'elle se résigna à rejoindre le métro, et en scannant son ticket, elle vit sur l'écran qu'elle était en retard. Personne ne l'attendait au théâtre, elle pourrait très bien rebrousser chemin et garder encore un peu de magie dans sa salive, goûter encore un instant cet instant de grâce en rentrant chez elle par les petites rues. Pourtant, quelque chose lui disait qu'il fallait maintenir son idée initiale et, poussée par cet instinct soudain, elle descendit dans les boyaux de la ville.

Dans la rue de l'immeuble, rien n'indiquait que se cachait là un minuscule théâtre. Seul l'entassement de cigarettes bavardes témoignait d'une activité extraordinaire. À l'intérieur, on se bousculait autour du comptoir rococo pour espérer se voir servir une bière avant les autres. Agathe regarda avidement chaque détail de ce lieu unique, chaque humain qui s'affairait dans ce bruissement sonore de bistrot. Une bande de chanceux avait pu avoir une des quatre tables et on les entendait rire entre chaque lampée de blagues. Sur l'un des murs noirs était noté à la craie le nom de la représentation de ce soir : « Scène ouverte – slam, inscrivez-vous ! ». À part Grand Corps Malade, Agathe n'y connaissait pas grand-chose et elle était même presque sûre de s'ennuyer. Pourtant, elle ne regretta en rien ce projet de sortie, car elle ne serait pas passée par la place De Brouckère sans cela.

Dans ce tumulte joyeux, l'ouvreur eut de la peine à se faire entendre, les voix de la table du fond recouvraient ses maigres tentatives d'attirer l'attention. Il finit par monter sur une chaise et déclama sur un ton solennel : « Mesdames et messieurs, le Théâtre de la Vie est fier de vous inviter à notre scène ouverte qui va bientôt commencer. Veuillez prendre place ! » La marée humaine emporta Agathe vers l'encolure de rideaux et elle découvrit avec surprise une salle de spectacle étonnante. Des plafonds à plusieurs mètres de hauteur et une scène minuscule à même le plancher. Mais c'était surtout les gradins qui impressionnaient. À peine une centaine de fauteuils rouges mais dont chaque rangée faisait côtoyer les pieds des uns avec les épaules de ceux de devant. Une pente si raide que la chute semblait facile. Agathe s'installa au milieu, entre deux couples qui avaient caressé l'espoir d'y faire asseoir leurs blousons.



— Hey Lucie ! On te garde une place sur les escaliers, ok ?

La comédienne acquiesce mais n'est pas pressée de les rejoindre tant elle adore s'imprégner de ce bourdonnement de gens qui s'installent. D'habitude, elle les observe depuis les coulisses pour capter leur énergie et s'en nourrir. À mesure que la salle se remplit, la vitesse des contractions

de son cœur augmente, son rythme cardiaque triple et son bas-ventre se tord. Portée par le costume, sa posture se modifie et son énergie corporelle devient celle d'une autre. Lucie s'efface alors peu à peu dans l'ombre pour laisser son personnage prendre vie dans son sang.

Si ce soir, c'est avec ses mots qu'elle partagera une part de son mystère, sa mutation interne s'opère tout autant. Ses épaules se redressent, sa gorge se déploie et ses mouvements deviennent lents. Mais quand Lucie est appelée sur scène, un brasier explose dans sa poitrine, brûle ses organes jusqu'à remplir sa voix de cendres. Devant le public muet, elle calme sa panique et s'approche du micro.



Agathe n'en revenait pas ! Jamais elle n'avait imaginé être si touchée par ces artistes d'un soir qui, tour à tour, offraient un voyage unique en seulement trois minutes. Il y avait quelque chose de délicieux à entendre un nom appelé, voir la personne s'avancer et puis recevoir de plein fouet son talent. Les textes étaient forts, engagés et d'une justesse déconcertante. D'autres déclamaient leur mélancolie et la peur de vivre avec beaucoup de douceur, parfois de la colère, mais dont la tristesse gagna tous les êtres qui écoutaient. Chaque fois, Agathe applaudissait, le cœur débordé d'émotion, avec le sentiment fier d'appartenir à cette famille d'humains s'exprimant.

Pourtant, rien ne la préparait au texte qui suivit. Une fille de son âge entra sur scène, le regard droit et digne. Sa posture de marbre obtint le respect muet du public qui attendit. Elle s'avança vers le micro, prit une grande inspiration et fit jaillir les rimes comme des aiguilles. Le cœur d'Agathe sursauta d'émotion, comme si ce texte parlait d'elle. Elle ne retint pas ses larmes qui affluèrent d'une source lointaine, un chagrin perdu qui s'écoulait sur ses joues en libérant son fardeau invisible. Elle se sentit vibrer en écho avec cette fille indocile, sa rage était devenue la sienne, et Agathe s'imprégna de sa fougue poétique jusqu'à la sentir dans son propre souffle. Elle lui était si reconnaissante d'avoir exprimé ce qui la bloquait dans la gorge, de lui avoir transmis qu'elle n'était pas seule, que d'autres partageaient cette révolte interne. Agathe avait pour cette inconnue un amour immense et elle comprit combien elle avait besoin de l'audace des artistes pour se révéler à elle-même.